

Mon lait se mit à couler quelque trente secondes après avoir compris que l'on m'avait volé mon bébé. C'est idiot, mais je me rappelle m'être dit qu'en séchant il allait laisser des auréoles sur mon chemisier, ce qui était ennuyeux, puisque j'allais rendre visite à mes beaux-parents dans le courant de l'après-midi. Je m'étais simplement arrêtée quelques minutes pour prendre un gâteau au supermarché, un de ceux qui ont l'air d'avoir été faits à la maison, dans l'espoir que j'arriverais à faire croire à Sheila que je venais de le sortir du four. J'avais même prévu un plat et un napperon sur lesquels le poser. Mais quand j'ai regagné ma voiture (je ne l'avais quittée que deux minutes, oui, deux minutes, parce que Natasha avait fini par cesser de hurler et s'était endormie), il n'y avait personne sur la banquette arrière. Rien qu'une trace chaude, là où elle se trouvait auparavant, et du vomi sur la housse capitonnée.

Je posai le gâteau sur le sol gelé et inspectai le véhicule. Il me vint à l'esprit des idées absurdes : l'avais-je emmenée dans le magasin et ensuite oubliée dans un chariot ? À moins qu'une vieille dame n'ait craqué devant ses joues roses. La petite était-elle tellement précoce que lorsque je la récupérerais, tout le monde s'extasierait sur le fait qu'un nourrisson de deux mois soit allé se balader tout seul ? Se pourrait-il qu'Andy soit parti à ma recherche, ait reconnu la voiture et

décidé alors de la réveiller pour lui faire un câlin ? Il en avait bien le droit, c'était son père.

Je suis certaine d'avoir fermé la voiture à clé.

Je me cognai la tête en redescendant du véhicule, Natasha ne se trouvait pas à l'intérieur, j'avais fini par me rendre à l'évidence. J'avais perdu des secondes précieuses. Soudain, mon lait se mit à couler et j'éprouvai cette brûlante et délicieuse sensation que ressent une femme qui vient de donner le sein à son bébé. Sauf que j'avais perdu le mien.

Je fus éblouie par le soleil blafard et rasant de l'hiver quand je balayai du regard le parking glacial pour tâcher de repérer la capuche de Natasha. J'avais envie de pousser un ouf de soulagement en constatant qu'il n'y avait pas lieu de m'inquiéter pour la petite. Je voulais pouvoir me dire qu'il n'était pas arrivé ce à quoi j'avais pensé, que je m'étais fait des idées. Chose étrange, il n'y avait pas grand monde alentour, rien qu'un couple de gens âgés qui rangeaient tant bien que mal des provisions dans leur voiture.

— Andy ! lançai-je, mais d'une voix éteinte.

La gorge nouée, j'haletai dans l'air glacé. Je me forçai à examiner en détail l'aire de stationnement, mais je voyais danser des taches et j'entendais des acouphènes chaque fois que je tournais la tête. Puis j'ai eu une réaction animale.

— Tasha ! hurlai-je.

Un vrai rugissement. Les pieds écartés, les poings serrés et les épaules voûtées, je fonçai tête baissée entre les véhicules en hurlant le nom de mon bébé.

Je me précipitai vers les deux personnes âgées, qui mirent les mains en l'air, de peur que je les braque. Je m'en aperçois maintenant.

— Vous avez vu mon bébé ?

Je ne crois pas qu'ils aient compris ce que je leur demandai ; en tout cas, ils ne m'ont pas répondu. Je passai mon chemin en me rendant bien compte, malgré ma détresse, qu'il n'y avait pas un instant à perdre. Je m'égosillai à appeler Natasha, jusqu'à ce que je n'aie plus de voix.

Je zigzaguai entre les véhicules, dérapai sur le verglas et m'affalai par terre.

Une main se posa sur mon épaule, je vis une veste jaune en plastique fluorescent qui me surplombait et j'entendis pleurer un bébé.

Je me relevai d'un bond, me hissai sur la pointe des pieds, tendis l'oreille. Un chien, que l'on avait peut-être laissé trop longtemps dans une voiture, aboyait. Un chariot élévateur déchargeait des palettes d'articles d'épicerie d'un camion de livraison, un adolescent alignait des caddies sur le parking...

J'étais à cran.

Encore des pleurs de nourrisson !

Derrière tout ce vacarme, j'entendis un bébé brailler, crier, appeler sa mère en hurlant. Un bébé comme Natasha. Cela me fendit le cœur, mais je ne savais pas de quel côté me diriger.

Je montai sur le pare-chocs, puis sur le capot d'un break Ford bleu d'un modèle récent, en ayant peur de le cabosser. Tout cela est resté très clair dans ma tête. Je me souviens même des gants posés sur le tableau de bord, du sapin de Noël désodorisant accroché au rétroviseur. Je grimpai ensuite sur le toit, et de mon perchoir je vis l'ensemble du parking et même au-delà. Le métal s'affaissa un peu sous mon poids.

— Mademoiselle... dit l'homme à la veste jaune. Calmez-vous, mademoiselle.

Il écarquillait ses yeux noirs, en me prenant visiblement pour une folle.

— Taisez-vous ! répliquai-je, car je voulais absolument localiser ces pleurs.

Cela venait de la grand-rue qui longeait le parking, au fond. Je plissai les yeux, à cause du soleil, et au bout d'un moment qui me parut interminable, je vis détalier une silhouette. Oui, je vis quelqu'un traverser au pas de course l'aire de stationnement de Sainsbury, en tenant un bébé dans ses bras !

— Natasha ! m'exclamai-je une fois de plus, comme si elle pouvait me répondre, la pauvre...

Je sautai du toit de la voiture, me tordis la cheville et fonçai vers la grand-rue. Je suis assez grande, mais pas plus que la plupart des gens, de sorte que je perdis de vue cet individu et qu'il me fut impossible de le poursuivre au milieu de la cohue. J'étais une mère folle d'angoisse et me précipitai, en regardant à droite et à gauche.

Je m'arrêtai, à bout de souffle, avec mes seins lourds qui coulaient sous mon manteau, le dos trempé de sueur. J'examinai la rue des deux côtés, tandis que les magasins où j'avais l'habitude de venir faire des courses devenaient pour moi des endroits insolites.

Dès lors, c'est toute l'agglomération que j'eus l'impression de voir pour la première fois, et je me sentis complètement déphasée, comme une touriste perdue dans une ville étrangère où l'on parlait une langue qu'elle ne comprenait pas.

Il me suffit d'apercevoir le même individu, en veste vert sombre, coiffé d'un chapeau et une écharpe autour du cou, s'engouffrer dans Holt's Alley, en serrant contre lui, avec sa main gantée, la petite tête d'un bébé qui braillait, pour dévaler la ruelle entre les voitures qui klaxonnaient.

Quand j'y repense, je constate que j'avais de quinze à vingt secondes de retard sur lui, et que j'avais réagi de façon impulsive, sans réfléchir.

Dans la petite rue, ça sentait les frites, la bière et l'urine. En général, il y avait des adolescents qui s'attroupaient au fond, ce qui fut le cas une fois de plus ce 4 janvier 1992. Pendant ma grossesse, quand je faisais mes courses et que j'avais la fringale, il m'était arrivé à l'occasion d'entrer le plus discrètement possible, avec mon gros ventre, chez Al's Chippy. Les jeunes qui se réunissaient ici me lançaient des vanes, en me charriant parce que je devenais obèse ou parce que j'aurais dû savoir qu'il ne faut pas se gaver de saucisses frites si on ne veut pas tomber en cloque... Je me contentais de sourire, ne voulant pas les énerver, puis je rentrai me goinfrer dans l'établissement, en me culpabilisant autant que si l'on m'avait surprise en train de griller une cigarette.

Mais ce n'étaient que des frites... Et comme j'avais fait tout ce qu'il fallait pour le bébé, je me disais que ce n'était pas ça, ni l'odeur de pisser qui allaient lui causer du tort.

Je fis irruption au milieu de la bande d'ados, arrachai à l'un d'eux son Pepsi.

— Hé...

— L'un d'entre vous a-t-il aperçu mon bébé ? Dans les bras de quelqu'un qui court ?

À bout de souffle, je crachai par terre en m'adressant à eux.

— Il y a un instant, repris-je. Quelqu'un qui est passé par là à toute allure...

Je me penchai en avant, les mains posées sur les genoux ; je portai un pantalon noir en veloutine et à taille élastique, la seule tenue pas trop laide que je puisse mettre pour passer l'après-midi avec Sheila.

— Non.

— Je vous en prie... On m'a volé mon bébé !

J'avais affaire à des ados boutonneux qui se la jouaient. Mais je ne leur en veux pas. Au moins l'un d'eux est venu faire une déposition quinze jours plus tard, après avoir vu les avis de recherche diffusés par la police.

L'individu qui s'enfuyait en courant avait disparu. Natasha aussi.

En regagnant le parking de Sainsbury, je me dis que je la retrouverai attachée comme il fallait sur son siège dans la voiture, et que c'est parce que j'avais cédé à la panique que je ne l'avais pas remarquée tout à l'heure. « L'aveuglement post-natal de la mère », un syndrome dont je n'avais pas encore entendu parler. Puis j'aperçus au milieu de la rue un petit chausson de bébé. Il avait l'air tricoté à la main.

Je le ramassai. Il pourrait appartenir à Natasha, imaginai-je, en songeant à tout ce que Sheila avait tricoté pour elle. J'y vis un signe encourageant. On m'avait adressé un message, sauf que j'avais eu la bêtise de ne pas l'interpréter correctement. Quelle idiote !

*Ma chère Natasha,  
Je te souhaite un bon anniversaire, ma chérie. Ma  
petite Natasha est maintenant une adolescente...*

Je n'arrive pas à lui écrire. J'ai toujours l'impression qu'elle est restée un bébé. Je roule en boule cette lettre et en rédige une autre. Pour moi, c'est toujours un nourrisson.

*Chère Natasha, (mieux vaut faire simple)  
Après toutes ces années, je ne sais par où commencer.  
Tu dois sans doute te demander pourquoi je ne t'ai pas  
écrit auparavant. En vérité, ça m'effrayait. Il suffit que  
j'entende à la télé parler d'une Natasha pour que je  
craque. Tu vois, je t'aime toujours autant que pendant  
les quelques semaines où je t'aie eue avec moi. Aimer  
ce qui vous échappe, eh bien, c'est douloureux et...*

Je chiffonne aussi celle-là. C'est nul, ça la fera rire.

Je repartis en courant d'Holt's Alley, pour voir si Natasha avait réapparu, mais j'éprouvai des haut-le-cœur, comme si j'avais bu des litres de lait et de jus d'orange, et il me fallait prendre en patience les douleurs consécutives à l'accouchement. Quand j'arrivais à la voiture, Natasha ne s'y trouvait pas. Elle s'était évanouie dans la nature. L'homme à la veste jaune s'était esquivé, lui aussi, tout comme le couple de gens âgés. J'avais envie d'être avec quelqu'un que je connaissais, que l'on me tende la main, que l'on me dise que tout allait s'arranger. Ma portière était toujours ouverte, frottant contre le véhicule d'à côté et rayant la carrosserie, et puis le gâteau était par terre, là où je l'avais laissé tomber.

D'un seul coup, j'eus une illumination, comme si cette cavalcade dans les rues de la ville m'avait aidé à reprendre mes esprits : j'allais retourner au supermarché pour demander de l'aide et téléphoner à Andy, qui n'avait peut-être pas encore quitté son travail.

Il était prévu que je le retrouve chez ses parents, Sheila et Don, mais il faudrait maintenant remettre ça à plus tard. Sheila ne serait pas contente, elle estimerait qu'elle s'était donné du mal pour rien. Quant au gérant du supermarché, il m'offrirait sans doute une tasse de thé, ce qui tomberait à point nommé dans ce nouvel univers blafard et jalonné par des balises lumineuses dans lequel on n'entendait rien, ne sentait rien, où le temps n'existait plus et où il était impossible de reprendre une vie normale.

Je ramassai le gâteau, l'époussetai et me demandai si on allait croire, dans le magasin, que je l'avais volé, car il n'était pas glissé dans un sac en plastique. J'entrai dans le supermarché, persuadée que je n'allais pas tarder à me réveiller et sortir de ce cauchemar. J'avais besoin de voir des gens.

Des gens qui se montrent gentils avec moi.

*Chère Natasha, (J'adopte à nouveau un ton sérieux.  
Après tout, ça ne date pas d'hier)  
Je voudrais que tu saches que depuis treize ans je pense à toi tous les jours. À chaque fois, je suis obligée d'imaginer quelqu'un d'un petit peu plus âgé, d'un petit peu plus grand et qui ressemble désormais davantage à une femme, au fil du temps. Je regarde les photos de moi enfant, pour voir à quoi tu pourrais ressembler. Tout le monde disait que tu étais mon sosie, avec les mêmes fossettes, les mêmes cils... As-tu déjà de la poitrine ? As-tu déjà eu tes règles ? Ou alors est-ce que tu es morte et en train de te décomposer ?*

Je roule aussi celle-là en boule. Dehors il pleut ; à vrai dire, il tombe de la neige fondue. Il est quatre heures de l'après-midi, et les lampadaires sont déjà allumés, teintant le trottoir de gris pâle et donnant aux arbres dénudés une allure printanière, alors qu'on est au mois de novembre. J'ai allumé le chauffage électrique et la télé pour regarder une émission

un peu gnangnan où l'on voit des familles heureuses gagner des frigos et des bagnoles. Je me suis fait du thé, et quand je l'aurai fini je boirai du gin ou de la vodka. N'importe quoi, ce que je trouverai en promotion à Spar.

Je me pelotonne sous une couverture en polaire avec un bloc et un stylo plume. Je tiens aussi à la main le petit chausson de Natasha, celui qui était tombé dans la grand-rue et que l'on m'a ensuite rendu, glissé dans un sachet en plastique, quand la police a mis fin aux recherches.

Je procède ainsi tous les samedis de janvier, puisque c'est à cette époque de l'année qu'elle a disparu, et aussi le 6 novembre, le jour de son anniversaire.

À part ça, je m'efforce de mener une vie normale. On ne se douterait jamais que j'ai eu un bébé.

*Chère Natasha Jane Varney (Je l'appelle désormais par son nom et prénom, sinon comment pourrait-elle les connaître ?)*

*J'ai le plaisir de te donner des nouvelles de ta mère, Cheryl Susan Varney. Elle est vivante, elle va bien et elle regrette qu'il n'en aille pas de même pour toi. Elle prie pour le salut de votre âme, à toutes les deux. Elle déplore de n'avoir jamais eu l'occasion de te pousser sur une balançoire, de te fêter ton anniversaire ou de te préparer des saucisses aux haricots...*

Ça ne colle pas non plus. Je roule le papier en boule et le jette dans la corbeille. À la télé, c'est la publicité. Je n'aime pas les pubs. On ne nous fait pas de la réclame pour des produits, mais pour la vie qu'il faudrait mener. Qui dit qu'on a absolument besoin d'une salle de bains donnant sur une plage de sable fin, et qu'il nous suffirait d'utiliser le nouveau shampoing Spiffo à formule améliorée pour avoir des cheveux longs et brillants comme ceux du mannequin filiforme que l'on voit à l'écran ? Je devrais peut-être m'en acheter du Spiffo, au cas où je me retrouverais, comme par

enchantement, sur une plage des Bermudes le jour où je m'aspergerais la tête avec ce truc-là ! C'est peut-être ma vie entière qui, du même coup, va partir au lavage, et rien ne dit que je ne vais pas récupérer Natasha...

Il n'empêche que j'en suis certaine : la portière de la voiture était fermée à clé.

Pendant qu'on diffuse des pubs, je fouille dans les placards de la cuisine pour trouver de l'alcool, car je suis énervée de ne pas pouvoir écrire un petit mot gentil à ma fille. Les autres mères, elles, n'ont pas ce problème.

Je ne trouve que du sherry de basse qualité destiné à parfumer les plats. Je regagne le séjour sur la pointe des pieds, la bouteille planquée sous mon cardigan, et j'en bois une gorgée en douce, en me mettant toutefois bien en face de la fenêtre, afin qu'on me voie.

Il se trouve en effet que l'on m'observe en permanence. À cela plusieurs explications. Il se peut que ce soit le Bon Dieu, car il a pitié de moi et m'abrite sous son aile, au même titre que toutes les autres créatures misérables ; à moins qu'il ne s'agisse de mon ange gardien, auquel cas je pense que c'est plus précisément Natasha, car cet être a l'air de très bien me connaître. Ou bien, selon toute vraisemblance, cela pourrait venir du fait que je suis stressée, et pas très en forme. On pourrait appeler ça de la culpabilité. Moi, je dis que c'est ma vie...

Campée devant la fenêtre, j'avale donc une lampée de sherry, dans l'espoir qu'on m'aperçoive. Ça m'ennuie déjà un peu moins qu'on m'épie.

Une femme promène son chien dans la pénombre. Elle regarde à l'intérieur de ma petite maison douillette et me surprend en train de boire un coup.

Je ne ferme pas souvent les rideaux, si bien que les passants peuvent voir ce que je fabrique et vice-versa. Il y en a qui viennent régulièrement faire un tour devant chez moi, chacun à une heure précise et pour une raison particulière.

Je leur ai parfois donné un nom, en leur prêtant un caractère et une vie. C'est ma petite collection d'amis inconnus...